

RÉFLECS D'UN GNIAFF...

Le record de la platitude

Le *Conseil municipal* de Paris s'est payé un chouette 4 *Septembre*.

Pour fêter cette date, il n'a rien trouvé de mieux que de s'aplatir devant le tsar.

Les bons bougres n'ont peut-être pas oublié que c'est le 4 *septembre* que Badingue fut fichu en bas.

Voici de ça 26 ans! Depuis lors, mince de déceptions.

A l'époque, on voyait tout en rose: *République!* c'était un mot magique qui contenait tout l'avenir.

En *République*, la croûte devait être assurée à tout le monde; il ne devait plus y avoir de refileurs de comètes, et l'engeance capitaliste et gouvernementale devait disparaître. Au total, on devait être tous frères. La peau! Le rêve est toujours à réaliser, - et ce n'est pas les républicains qui y songent.

La *République* a été une sacrée faillite. Tous les espoirs qu'on avait mis en elle se sont tireflûtés dar-dar et il n'est resté qu'une réalité dégueulasse: l'étiquette sociale seule a été modifiée, mais l'exploitation est demeurée aussi infernale et la gouvernance s'est perpétuée avec l'ancien attirail légal et répressif, considérablement augmenté.

A ce changement de régime, nous avons uniquement gagné de toucher du doigt que tous les gouvernements se valent, que la *République* est aussi crapuleuse que le *Grand Turc* et que si on en pince pour avoir un jour nos coudées franches et mettre une fin à l'exploitation humaine, y a qu'un moyen: apprendre et se préparer à vivre sans gouvernement.

Tout le monde, aussi bien riches que pauvres, opportunards qu'anarchos, - tous, tant que nous sommes! - on est si parfaitement convaincu que le 4 *Septembre* a été une révolution de pacotille qu'on a perdu jusqu'à son souvenir.

On laisse passer son anniversaire sans même lui tirer un coup de chapeau.

Si c'était un événement important qui, peu ou prou, ait été le point de départ d'une orientation nouvelle, on y songerait, - les uns pour gueuler contre, les autres pour exalter la besogne faite ce jour là.

Mais rien! L'indifférence pure. On ne pense pas plus au 4 *Septembre* qu'au couronnement de Louis XVI.

A preuve, y-a qu'à reluquer le *Conseil municipal* parisien: lui pourtant qui en pince pour le flafla des fêtes, il n'a pas songé à farandoler en l'honneur de la proclamation de la *République*. Il réserve ses ardeurs pour s'avilir devant le tsar.

Par une coïncidence qui vaut d'être soulignée, c'est justement le 4 septembre que la bande des volatiles municipaux s'est assemblée pour discuter l'attitude à tenir en face du despote russe.

Ça ne pouvait pas tomber un meilleur jour!

Oh, la discussion n'a pas été farouche: on ne s'est chamaillé que sur les meilleures formes d'aplatissement à observer. Les uns voulaient qu'on lèche les doigts de pied à Nicolas, tandis que d'autres opinait pour qu'on lui embrasse le croupion.

Les socialos à la manque ont trouvé le joint pour fiche les braillards d'accord: «*Léchons les pieds à Nico-*

las! Embrassons-lui le Croupion! Embrassons-lui tout ce qu'il voudra!...» qu'ils ont gueulé.

Ces tristes pantins appellent ça «*être internationalistes!*».

Si ces plats-culs avaient eu un tantinet le respect d'eux-mêmes, ils se seraient pour le moins abstenus de voter des fêtes en l'honneur du tsar. S'ils n'avaient pas le nerf de protester contre la mascarade russe, ils pouvaient au moins poser leur chique et faire les morts. Ce n'eût été guère digne, mais au moins ce n'était pas malpropre.

Au lieu de ça, ils ont approuvé et donné leur assentiment à toutes les propositions mises en avant: donc, on servira au tsar des fêtes municipales! Et nous aurons la joyeuseté de reluquer des trombines de socialos allant s'agenouiller devant un autocrate du calibre de l'Empereur-Dieu.

Seuls, deux d'entre eux, Colly et Chausse, ont été assez propres pour refuser de s'associer aux résolutions prises.

Ils ne se sont trouvés que deux!

C'est plus que maigre.

Et dire que quantité de gobeurs considèrent le *Conseil Municipal* de Paris comme un sacré foyer révolutionnaire. Quelle illusion!

Les types qui en font partie ont pu être révolutionnaires, - mais qu'ils le veuillent ou pas, - ils ne le sont plus.

L'Hôtel-de-Ville est un gouvernement en miniature et il a tous les défauts de l'État central. Sa première influence néfaste est de putréfier les bonshommes qui acceptent d'y entrer: une fois enquillés dans ce fromage, les types ont des intérêts différents de ceux du populo, - et ça se comprend! Désormais, ils commandent et dirigent, tandis que nous continuons à être gouvernés.

Comment diantre pourraient-ils penser et agir comme nous?

C'est l'histoire du soldat qui arrive à décrocher des galons; dès qu'il a réussi, il dépouille le vieil homme et accomplit, sans scrupule, ce que, hier encore, simple truffard, il trouvait odieux.

Ainsi s'explique pourquoi une trifouillée de socialos à la manque qui, avant d'être bombardés conseillers municipaux, étaient à cheval sur les principes et fulminaient contre l'attitude des opportunards à l'égard des rois et des empereurs, font kif-kif maintenant, et trouvent tout naturel de se vautrer aux pieds du tsar.

Ils disent même tout crûment que s'ils ont cette attitude, c'est parce qu'ils guignent l'assiette au beurre. Paul Brousse, un merle qui s'y connaît dans les retournages de vestes, car il n'en est plus à son premier reniement, l'écrivait l'autre jour dans *la Petite Rép*; je pige dans sa tartine le becquet suivant: «*En marche pour la conquête des pouvoirs publics, le parti socialiste est en passe de devenir un parti de gouvernement*».

Ce jour là, quand l'assiette au beurre sera conquise par les socialos à la manque; lorsque Guesde aura remplacé sur la chaise percée de l'Élysée le tanneur Félisque, on enverra Paul Brousse à Pétersbourg, - ce vétérinaire fera un riche ambassadeur! C'est avec une indicible satisfaction qu'il videra le pot-de-chambre du tsar.

Turellement, ce ne sont pas les excuses qui manquent aux socialos tsariens pour légitimer leur platitude.

«C'est pour la paix qu'ils travaillent... c'est pour ne pas aller contre le sentiment du populo... c'est pour faire toucher du doigt que les français sont plus polis que des vide-ours... et patati et patata».

Pour ce qui est d'assurer la paix, si elle dure, - et espérons qu'elle durera encore longtemps, - ça tient beaucoup plus à la situation économique qu'à un traité entre gouvernants.

Les traités, c'est comme les professions de foi des candidats: les monarques s'en torcheront le boyau culier sans le moindre scrupule. Ils les respectent tant qu'ils y ont intérêt, hors de là, ma cache! on fiche, le traité aux chiottes.

Il y a une raison qui - mieux que tous les traités - nous évitera la guerre. Cette raison, c'est la peur de la Révolution Sociale.

Bismarck a dit un jour pourquoi, tout en se préparant à la guerre, il ne tenait pas à ce qu'elle éclate: «*La guerre, a-t-il dit, serait un sale coup pour la fanfare gouvernementale; la question d'être vainqueurs ou vaincus est secondaire... Le danger c'est que le populo déchaîné ne profite du trouble pour nous fiche en l'air: derrière la guerre, je reluque la Révolution...*» .

Voilà qui, pour le maintien de la paix, est plus sérieux que tous les traités du monde, - aussi pataraphés qu'ils soient!

Quant à l'autre argument débité par les socialos tsariens, - à savoir que s'ils donnent un coup de collier pour emmancher les fêtes russes, c'est pour ne pas aller contre le sentiment du populo, - ça c'est encore du chiquet!

Le populo, - le vrai, celui qui trime dur et ferme et ne bouffe pas son plein, - se contrefiche du tsar.

Les quotidiens ont beau aller prendre leur mot d'ordre à l'ambassade russe et chauffer tant et plus l'enthousiasme, il ne se laisse pas empaumer.

Ce qu'il voit de plus clair dans les fêtes c'est que, pendant une semaine, on ne turbinera quasiment pas - ce qui lui serait bougrement égal si, en l'honneur du tsar, le singe finançait quand même. Mais, ce ne sera pas: la paye passera au bleu! Y a donc des chances pour que, à cause du tsar, des ribambelles de prolos fassent ballon.

Cette perspective n'est pas pour engendrer la gaieté.

En outre, le populo sait qu'il aura la note des fêtes à paver. Or, il trouve que la Russie commencé à être une sangsue bougrement goulue! Les milliards qui ont défilé chez le tsar sortent directement ou indirectement de ses poches.... et l'espoir de casquer encore n'a rien de réjouissant.

Est-ce à dire que quand le tsar sera à Paris, le populo boudera et fera étalage de son mépris?

Ce n'est pas probable.

Le populo aime à reluquer les mascarades et les calvacades, — on aurait tort de lui en faire un crime! ça le change de ses idées noires, ça lui fait, pour un moment, oublier sa mistoufle.

Or, comme il n'a guère l'occasion de se rincer les yeux, il ne rate jamais un spectacle, - quel qu'il soit! Il va voir passer l'enterrement d'un bandit de la haute, le défilé de la reine des blanchisseuses, le bœuf gras ou la procession du tsar, avec le même je-m'en-foutisme.

Il ira donc reluquer la binette à Nicolas avec d'autant plus d'empressement qu'un tel tableau n'est pas commun.

Mais, ce serait se fiche le doigt dans l'œil jusqu'au nombril que de voir à ça une manifestation de platitude.

Je vais plus loin: y aura des braillards qui hurleront à pleins poumons; peut-être brameront-ils «*Vive l'Empereur!*». Qué que ça peut foutre! Ce ne sera pas le résultat d'une conviction ou d'une platitude, mais tout simplement un effet fiévreux produit par l'empilement de milliers de badauds.

Il y aura de la platitude, - certes oui, il y en aura et de trop! Mais elle ne viendra pas du populo: elle viendra de toute la séquelle dirigeante; les plats-culs et les lèche-bottes seront les réacs, les opportunards, les radicaux et les socialos à la manque, - tous ceux qui, parce qu'ils bouffent à l'auge gouvernementale, se considèrent comme des petits cousins du tsar.

Quant au populo, quelle que soit son attitude, il faut raisonner comme s'il allait voir défiler le bœuf gras.

Émile POUGET.
Le Père Peinard.